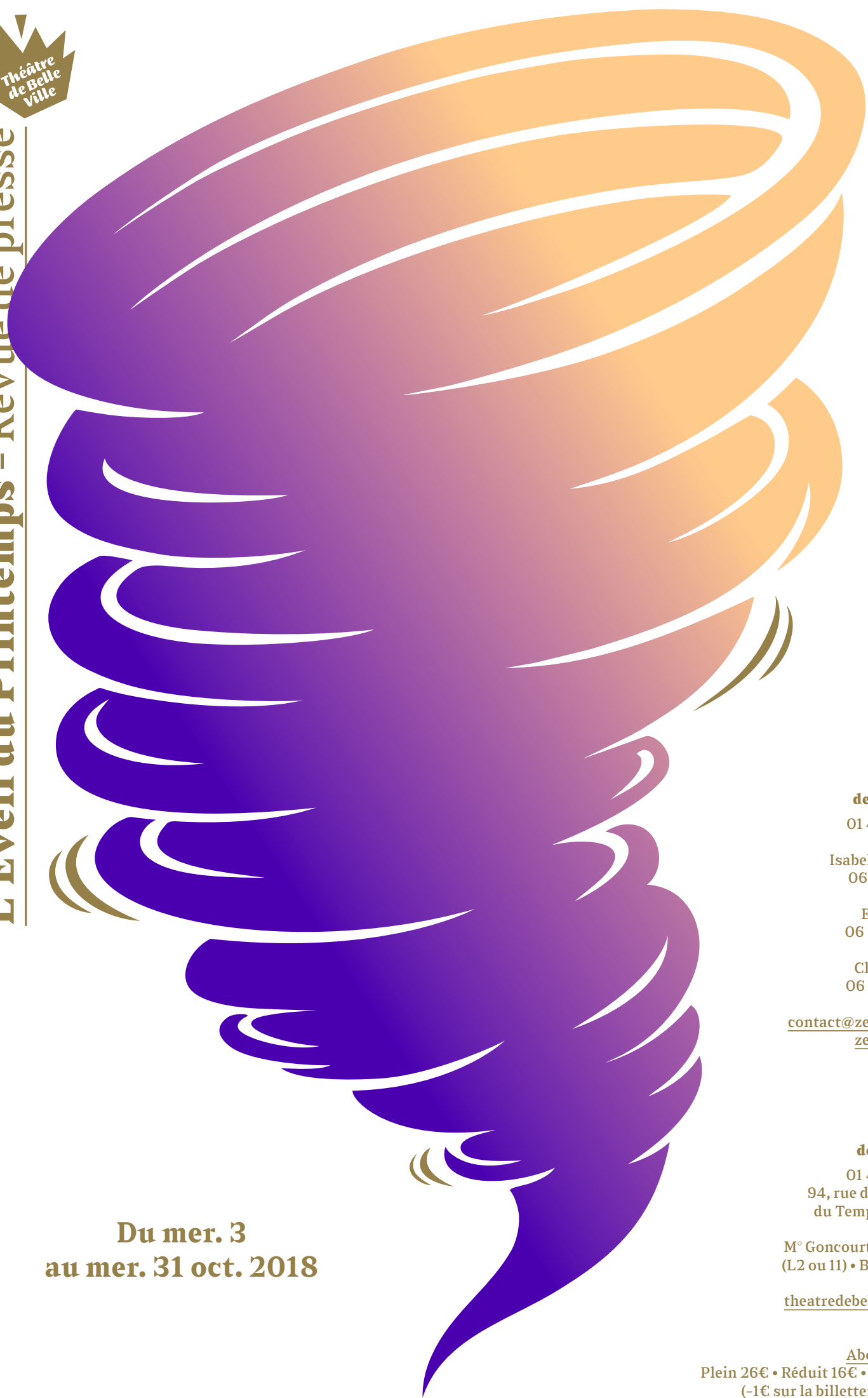




L'Éveil du Printemps - Revue de presse



**Du mer. 3
au mer. 31 oct. 2018**

**Service
de presse Zef**
01 43 73 08 88

Isabelle Muraour
06 18 46 67 37

Emily Jokiel
06 78 78 80 93

Clara Meysen
06 75 45 65 55

contact@zef-bureau.fr
zef-bureau.fr

**Théâtre
de Belleville**

01 48 06 72 34
94, rue du Faubourg
du Temple, Paris XI

M° Goncourt / Belleville
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

theatredebelleville.com

Tarifs
Abonné.es 10€
Plein 26€ • Réduit 16€ • -26 ans 11€
(-1€ sur la billetterie en ligne)

« LE SANG COGNE À MES TEMPS CHAQUE FOIS QUE JE PENSE À ELLE. »



L'ÉVEIL DU PRINTEMPS

Du mercredi 3 au mercredi 31 octobre 2018

Du mercredi au samedi à 21h15

Durée 1h30

D'après Frank Wedekind

Mise en scène et adaptation Marion Conejero

Texte français François Regnault

Scénographie Marion Conejero

Création lumière Vincent Mongourdin

Musiques originales en direct Zerkalâ

Costumes Marion Conejero

Production Cie « Les Chiens Andalous »

Coproduction La Maison Maria Casarès, l'OARA - Office artistique de la Région Nouvelle-Aquitaine

Coréalisation Le Théâtre de Belleville

Avec le soutien de La Maison des Arts, La Ferme Saint-Michel,
La DRAC Nouvelle-Aquitaine, Le Conseil Départementale de La Charente,
ToGaether Production.

Remerciements Collectif Fauve (musique « Blizzard »)

l'Humanité

De la difficulté de vivre jeune

Cette adaptation délurée de *L'éveil du printemps* de Franck Wedekind, mise en scène par Marion Conejero, situe l'action dans le présent tout en rendant à l'œuvre sa force dénonciatrice. Du bon travail, certes un peu brouillon, mais mené à grand rythme par de jeunes comédiens. Bravo.

Des grilles montées sur roulettes jouent le décor. S'ajoute un bric-à-brac fait de costumes, de sièges, de malles. En fond de scène un mur de coupures de presse, méthodiquement collées. Comme la mémoire d'un fait divers dramatique. Un des lycéens de la bande s'est suicidé. L'adaptation et la mise en scène de Marion Conejero s'inscrivent dans cette actualité récente la mettant en résonance avec la pièce de Franck Wedekind *L'éveil du printemps* (*tragédie enfantine*) écrite en 1891. L'auteur avait alors 26 ans, et c'est seulement en 1906 que sa pièce est enfin jouée, mais censurée de trois scènes. En 1928 enfin, soit dix ans après sa mort, « L'Éveil » est joué dans son intégralité. Et l'on devine aisément pourquoi.

Cette jeunesse, interprétée ici par des comédiens qui ont presque l'âge des rôles, est à l'image de toutes les jeunesses, confrontée, qui plus est en ce 19e siècle, à une morale rigoriste dangereuse. Interprétant la plupart plusieurs personnages, Lucile Chevalier, Laure Duedal, Paul de Montfort, Gaëlle Battut, Thomas Silberstein, Bastien Spiteri, et Mateo Lavina (Zerkalâ) qui exécute aussi en direct sa musique, sont sans reproche. Même si parfois, des mouvements comme la course poursuite dans les travées du public, sonnent un peu brouillon. Cela n'ôte rien à la fougue réconfortante de chacun. Les tabous sexuels ont alors la lourdeur du plomb. « Je n'ai aucune idée de comment on fait un enfant. Dis le moi maman » demande par exemple Wendla, âgée alors de 14 ans. L'intolérance, les pressions sociales ou religieuses son légion, et des thèmes comme l'homosexualité sont forcément tabous, mais évoqués sur le plateau.

Un cri de colère

Et la parole libérée prend une dimension sainement engagée quand dans une fièvre grimpanche, une des protagonistes scande et enchaîne des titres de presse, qui mis bout à bout donnent à réfléchir. Forcément. C'est le but. « Une ado meurt empalée après avoir été droguée et violée. Jasmin, victime de l'homophobie à l'école pendant 5 ans raconte son calvaire. Mexique : une ado violée empêchée d'avorter... » ne sont que quelques exemples de ce puissant cri de colère qui ne cache pas non plus ses mots sur le poids des religions ici: « L'église de France proteste contre la campagne gouvernementale sur l'IVG », et ailleurs: « Daesh exécute un adolescent homosexuel ».

Sans doute que le sous-titre de *Tragédie enfantine* aura rarement été aussi vrai. La compagnie des Chiens Andaloux, dans cette création soutenue par la Maison Marias Casarès (en Charente limousine) a su lui donner le relief nécessaire, dans le bouillonnement des sens, avec une belle note d'espoir.

Beaucoup, pour vivre mieux, dans le respect de chacun, ensemble et sans peurs, reste à construire.

Reg'Arts

Spectacles, expositions, événementiel

La metteuse en scène, Marion Conejero ne nous l'envoie pas dire : 127 ans (eh oui !) sépare la publication de *L'Éveil du printemps* de notre époque. Les préoccupations du jeune Wedekind vont vers la jeunesse, ses joies, ses problèmes et la façon dont elle sort (ou pas) de l'enfance.

Ici, on a enchâssé la pièce dans une sorte de jeu dans le jeu, nous présentant des étudiants partant sur un projet. Ils se disputent, s'enthousiasment... avant de devenir les personnages de la pièce que nous allons voir. Elle va se reconstituer sous nos yeux, nous faire faire connaissance avec des personnages, et nous faire revivre le drame qu'ils ont vécu.

Les filles ont des préoccupations concernant notamment la séduction... et les bébés.

Les garçons rêvent d'ailleurs, tout en redoutant l'échec scolaire.

Pièce en avance sur son époque, elle évoque les pulsions sexuelles, les premiers émois. Bien vu, également, les relations entre les garçons et ces amitiés (possessives) qui font que l'on peine à voir un de ses copains se lier « plus » avec un troisième larron. Ambiguïté, agressivité... interrogations sur soi, désir de mort, tout est en place. Tout est là. On a même ajouté des poèmes, du Jean Genêt, notamment (le remarquable « Condamné à mort »). Il y a aussi de la musique. De la danse.

La metteuse en scène se place sous la férule de Sofia Coppola et Xavier Dolan. En fait, malgré l'enthousiasme des comédiens (et leurs qualités d'interprétation) elle peine à faire dire à la pièce plus qu'elle ne dit déjà. Et surtout, on pourrait penser à d'autres œuvres (plus récentes ou carrément contemporaines) qui rendraient mieux compte de ce passage délicat de la jeunesse à l'âge adulte.

Tel quel... on est pris par l'ensemble du spectacle, très bien monté, encore une fois, et animé avec fougue et sensibilité par Bastien Spiteri (en Moritz) ou Gaëlle Battut (Wendla).

Il faudrait les citer tous, mais une mention spéciale à Thomas Silberstein en Melchior farouche et intransigent. La musique, jouée en direct... est prenante.

Outre la mise en scène, inventive (des images simples, suffisent parfois, notamment à la fin) on retiendra que les comédiens et comédiennes nous font réfléchir sur l'idée même de théâtre en étant les étudiants du début, les personnages... mais aussi eux-mêmes tellement leur jeu est à fleur de peau.

Gérard Noël



froggy's delight

le site web qui gobe les mouches

www.froggydelight.com

Drame d'après l'oeuvre éponyme de Frank Wedekind, mise en scène de Marion Conejero, avec Laure Duedal, Gaëlle Battut, Lucile Chevalier, Paul de Monfort, Thomas Silberstein, Bastien Spiteri et Mateo Lavina-Zerkalâ.

Avec une entame plutôt originale : une bande d'élèves de terminale tentent d'achever un travail commun sur l'histoire de la pièce de Frank Wedekind et notamment le suicide d'un élève, on pouvait penser à une adaptation moderne de *L'Éveil du Printemps*.

Mais ce n'est pas exactement le cas car Marion Conejero fait rapidement jouer à ces mêmes lycéens les rôles des protagonistes de l'histoire. La métamorphose se fait très bien et l'on accroche vite à ce passage de l'un à l'autre.

Là où le bât blesse, c'est que l'adaptatrice et metteuse en scène, dont les coupes de texte sont par ailleurs judicieuses, a opté pour une modernisation « partielle » du texte : des scènes sont assorties de tics de langage actuel tandis que pour d'autres, le texte d'époque a été quasiment respecté. Il en résulte évidemment un manque d'unité flagrant et cela rend hélas l'ensemble un peu bancal.

C'est un peu dommage, car en dépit de cette réserve, «L'Eveil du Printemps» ne manque pas de qualités. Les acteurs sont tous justes, doués et formidables car bien dirigés. Ils emportent le morceau dans des échanges tendus restitués avec conviction et une technique irréprochable. L'ensemble est mis en musique avec réussite par Zerkalâ.

Toute la troupe est impressionnante de fougue et offre au spectateur quelques très beaux moments comme cette merveille d'intermède chanté à la mort de Moritz ou de superbes images dans une mise en scène dynamique et à l'esthétique maîtrisée.

Assez pertinente également, une liste de fait divers et de chiffres egrenés concernant les jeunes du 21ème siècle qui montre que la jeunesse d'aujourd'hui est assez proche finalement de celle d'il y a plus de cent ans : déboussolée et angoissée face à une société répressive.

«L'Eveil du Printemps» par la prometteuse Compagnie Les Chiens Andaloux malgré un va-et-vient entre texte original et adaptation très libre montre néanmoins la force du propos et la profondeur du texte de Frank Wedekind qui résonne encore aujourd'hui de façon très actuelle.

Nicolas Arnstam



Marion Conejero et sa toute jeune équipe s'emparent avec maestria du texte de Frank Wedekind *L'éveil du printemps* actuellement programmé au Théâtre de Belleville. Une adaptation resserrée, nerveuse qui donne à voir une distribution impeccable doublée d'une mise en scène inventive et d'une fluidité impressionnante. Un sans-faute qui constitue indéniablement un des premiers coups de coeur de la saison !

Des enfants face aux questions du monde. Des corps qui changent et qui bouillonnent des premiers émois, des premiers désirs. Chacun des protagonistes de ce récit a sa propre sensibilité, sa propre histoire, ils ne sont pas tourmentés de la même manière mais sont reliés par la même énergie, la même fougue et la même curiosité pour les choses de la vie, pour tout ce que les adultes, gênés, leur cachent encore. Ils seront seuls face à la découverte des changements de leur corps et face à tout ce que cela peut entraîner de joies ou de drames.

Par un habile procédé Marion Conejero commence par mettre en perspective le texte de Wedekind, elle y apporte une distanciation judicieuse en donnant la parole en début et fin de spectacle à des jeunes qui s'intéressent à l'histoire passée de Melchior, Moritz et Welda.

Une manière efficace et sensible de se servir des années qui séparent l'écriture de la pièce de sa création ici à Belleville. Les enjeux du texte sont intemporels, tout a changé et tout est pareil, l'adolescence se vit dorénavant avec écrans et réseaux sociaux mais les émotions, les doutes, les attentes, les crises sont exactement les mêmes. Le spectateur est ainsi propulsé dans un tourbillon fait de rage et de lumière, une immersion radicale, fulgurante et passionnante dans le questionnement et le mal-être adolescent. Le travail sur le dramaturgie est remarquable, le crescendo autour du personnage central de Melchior gagne en intensité au gré d'une savante et fascinante construction. Quelle maîtrise de l'espace scénique, la scénographie est en effet minutieuse, précise, affûtée mais regorge également de petits détails jubilatoires, de trouvailles astucieuses qui confèrent au spectacle une dimension esthétique particulièrement réussie. L'ensemble est complété par la bande sonore, jouée à vu par Zerkâla, une musique composée de multiples instruments qui prend différents visages, des sons qui s'immiscent parfois subrepticement ou qui au contraire bousculent l'ordre établi, laissant exploser toute la rage contenue dans les corps. Tout se joue ainsi, sur le fil, dans un espace ouvert et modulable, les sensations, les ressentis glissent peu à peu vers quelque chose de plus sombre.

Les larges sourires, les rires tonitruants des adolescents, les corps joyeux et sautillants laissent la place aux failles, à des gouffres de solitude, de douleur et d'incompréhension face à la violence du monde qui les entoure. La romance, les amitiés, le désir, le rapport compliqué à la famille ou à l'autorité de l'école, tout ici s'enchevêtre dans une bouillonnante et palpitante mise en scène. À l'instar du morceau du groupe Fauve qui entraîne finalement cette jeunesse dans une course trépidante, le spectacle est animal, il crépite tel un feu dévorant, d'une énergie enveloppante et ravageuse dont le spectateur ressort conquies. C'est une création féroce et enthousiasmante à bien des niveaux, la finesse du jeu des interprètes associées à une vision extrêmement claire du texte et de ses enjeux, rien dans ce spectacle *L'éveil du printemps* ne fait défaut, l'ensemble est fulgurant sans jamais non plus tomber dans la démonstration ou dans l'excès. Marion Conejero impressionne par la maîtrise de son adaptation et de la mise en scène, la Compagnie des chiens andalous a incontestablement de bien beaux jours devant elle.

Nous ne manquerons pas de suivre ces jeunes interprètes de très près, en espérant surtout qu'ils ne renoncent jamais à cette folie adolescente.

Audrey Jean



Théâtre du blog

Maison Maria Casarès, Jeunes pousses #2

L'Éveil du printemps, d'après Frank Wedekind, traduction de François Regnault, adaptation et mise en scène Marion Conejero

Belle arrière-saison au domaine de Maria Casarès, à Alloue, dans la verdure et au chant discret de la Charente, qui a accueilli en septembre la seconde édition des Rencontres Jeunes Pousses (première édition, en septembre 2017, voir *Le Théâtre du blog*). Après avoir fait vivre la maison tout l'été, avec la *Correspondance entre Maria Casarès et Albert Camus*, *Même les chevaliers tombent dans l'oubli*, de Gustave Akakpo et *Un pays dans le ciel*, de Aiat Fayez, le Théâtre du Veilleur de Matthieu Roy et Johanna Silberstein* a joué les grands frères en l'ouvrant aux «jeunes pousses» dont les projets ont été choisis par un jury de professionnels, avec l'aide de l'O.A.R.A. (Office artistique de la région Nouvelle Aquitaine) et des institutions publiques qui soutiennent cette pépinière de jeunes talents.

Ici, dans la belle grange qui rappelle un peu le Théâtre du Peuple de Bussang avec son ouverture miraculeuse sur le paysage, ou dans la salle des fêtes de Confolens, trois jeunes équipes dont deux menées par des jeunes femmes ont pu mettre à l'épreuve leurs projets, avec des moyens techniques simples et suffisants. Pas question de juger ce travail à l'aune de la critique : il s'agit de maquettes, d'ébauches où une ligne se dessine, ou pad. On regrettera qu'avec *Urgence-s*, écriture de plateau sur des récits de vie, Coraline Claude et le collectif qu'elle a réuni n'aient pas trouvé, justement, leur urgence. Peut-être le récit personnel dont elle est partie est-il si terrifiant que la mise en scène a du mal à en rendre compte (il s'agit d'une immolation par le feu). Peut-être fallait-il un espace plus ouvert que celui d'une grange. Peut-être aussi, comme c'est souvent le cas des «écriture de plateau», le texte n'atteint pas l'ambition du projet.

C'est le risque de ces présentations : mesurer que l'on n'est pas prêt, et qu'il faut peut-être laisser reposer les matériaux accumulés au fil des résidences de travail.

Avec *L'Ennemi intérieur*, de Marilyn Mattéi, Fabien Hintenoch a trouvé le juste point de rencontre avec son théâtre : direct, rapide, avec la brutalité calculée qui convient au propos. On pense à *Martyr*, de Marius von Mayenburg, l'auteur y a pensé aussi. Qui sont les jeunes radicalisés ? Où est parti Max, le disparu de la bande ? Pourquoi enlever et séquestrer Selma, sinon parce qu'elle serait «contaminée» ? Que peut faire la «cellule psychologique» représentée par Louise, jeune femme enceinte elle-même traumatisée par l'état de guerre larvée que les médias lui renvoient sans cesse ? Toutes questions qui tourmentent avant tout un public jeune, celui que Fabien Hintenoch veut toucher.

On n'est pas loin du but, s'il pousse assez loin le travail du rythme et avec précision pour confirmer ce qui est déjà un style.

Jessica Dalle a livré un travail impressionnant avec *Midi était en Flammes* d'après Pier Paolo Pasolini. Elle a fait preuve, en vingt-quatre heures de montage, d'un sens de l'espace, de la lumière à la hauteur de sa direction d'acteurs. Son extrait de *Théorème*, ce passage fulgurant d'un ange diabolique qui désarticule une famille, dont une servante extatique -Bernadette Le Saché lui donne une présence hors du commun, fragile et brûlante-, est tout simplement éblouissant. Une vraie découverte.

Ces rencontres exposent évidemment les jeunes artistes qui s'y présentent, aux deux sens du terme, ils s'y montrent et s'y mettent en danger. Avec assez de force pour franchir un palier. Après ces trois présentations, les jeunes metteurs en scène de l'édition 2017 sont venus rendre compte du chemin parcouru : Jeanne Desoubeaux a déjà une vraie carrière dans la mise en scène lyrique, *Les Petits arrangements avec le monde libre* de Guillaume Lambert, repas-spectacle sur quelques actes plus ou moins salés de désobéissance civile ont été joués à la Loge, à Paris, Lara Boric, formée à l'Académie de Limoges, tourne dans la région, et Marion Conejéro présente à Paris, au théâtre de Belleville, son adaptation de *l'Eveil du printemps*, (1891) d'après Frank Wedekind.

Elle s'est emparée de la pièce avec un sentiment d'urgence très fort : quoi, au troisième millénaire, une jeune fille peut tomber enceinte sans le savoir ? Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, la réponse est : oui. À une époque où l'on sait «tout», le tabou, les fantasmes sont encore assez puissants pour gâcher la vie des adolescents. Des parents d'aujourd'hui enverraient-ils un fils en maison de correction pour avoir répandu une information sexuelle qu'ils qualifient de pornographique ? À voir. La pression de la réussite aux examens aurait-elle baissé ? Au contraire. Marion Conejéro et sa troupe, jeunes adultes, ont pris le parti de leur adolescence toute proche. Le prologue (un peu long...) montre des lycéens travaillant pour un T.P.E. (travail personnel encadré) sur le suicide des jeunes. Ce qui permet de tirer avec force la pièce plus que centenaire vers un aujourd'hui pas plus rose. Le jeu habité, parfois outré, exprime cette colère, cette révolte devant la façon dont les adultes s'emparent «pour leur bien» de la vie des adolescents. La mise en scène ne craint pas les effets oniriques, pas toujours bien réalisés, mais emportés par la conviction de l'ensemble, comme les moments de pur lyrisme où Baudelaire et Genet sont conviés à dire l'indicible. Une réussite, donc, avec ses défauts. L'essentiel y est : la révolte à nu contre ce qui casse une vie à un tournant, contre ce qui tue l'idéal sous prétexte qu'il est trop élevé, la motivation sans faille qui emmène une jeune troupe d'une intuition juste à une réalisation engagée .

Christine Friedel

lelitteraire.com

Interactions de groupe

Un groupe de jeunes gens discute vivement d'un fait divers survenu en Italie : le suicide d'un étudiant soumis à une pression trop forte par ses études et sa famille. Réunis à la veille de la remise de leur TPE sur *L'éveil du printemps* de Wedekind, les adolescents, traversés par les retentissements de cette actualité sur le sujet de leur devoir, travaillent de façon spontanée, désordonnée, en s'apostrophant et en s'invectivant. Ce travail collectif est à rendre sous peu et la question est de savoir comment en venir à bout. C'est au moment où leurs propos s'enveniment que le spectacle commence.

L'arrivée attendue d'un témoin important, censé instruit du caractère d'un des personnages qui leur échappe, occasionne un changement de ton : pour comprendre l'affaire, on va procéder à une reconstruction qui va consister à jouer la pièce. Les répliques sont rapides, les comédiens vifs, justes : ils campent avec brio leur personnage.

L'histoire de Moritz, élève peu doué et besogneux, de Jeannot, turbulent et candide, de Martha, victime maline, d'Ilse, libre et déjantée, de Wendla, curieuse et ingénue, de Melchior – rôle endossé par le nouveau venu – intelligent et autonome, se déroule vivement, comme à travers des saynètes dont les solutions de continuité sont assumées.

Marion Conejero fait en effet le choix de présenter une version écourtée de la pièce de Wedekind, coupant de longs passages comme la rééducation de Melchior. Le propos ne consiste plus à présenter un état de la société à travers la transmission de ses valeurs, mais se concentre sur l'intention première de l'auteur : donner à voir les interactions dans un groupe d'individualités qui se cherchent, comme en improvisation. Le caractère enflammé – à un moment, entre autres, très habilement porté par la vigueur de la charge gourmande et amoureuse de la langue québécoise de Gaston Miron (*La marche à l'amour*) – sied bien à l'emportement d'une jeunesse flamboyante, bien que flouée.

Le spectacle est léger, enjoué, bien servi par un accompagnement musical prégnant, discret, mêlant Fauve, Pergolèse, interventions orchestrales de l'un des acteurs. Sur un plateau vide, comme un chantier, les accessoires rudimentaires servent les procédés les plus simples, comme le percutant redoublement d'une scène sous deux formes divergentes.

Certes, la représentation est peut-être parfois moins sûre dans ses moments les plus dramatiques, en raison même de ses options pour l'efflorescence et pour la suggestion. Mais le pari de miser sur la spontanéité, la contemporanéité, l'ellipse et l'hétérogénéité est incontestablement bien mené et réussi : on assiste ravi à une version fraîche et pétillante de *L'éveil*.

Christophe Giolito & Manon Pouliot



L'Éveil du Printemps **Une jeunesse entre burn out et espoir**

L'Éveil du Printemps gratte les plaies de la jeunesse en bute à la violence des sociétés en une forme de prémonition. Un adolescent qui se suicide à la suite d'un échec à un examen, une fille de 15 ans qui ne sait pas comment se font les enfants, un lycéen condamné à la maison de correction pour quelques dessins pornographiques. Mais, dans quel pays, à quelle époque vit-on donc ? La pièce, *L'Éveil du Printemps*, sous-titrée une tragédie enfantine, a été écrite en 1890-91. Wedekind y décrit les émois et doutes de la jeunesse d'alors en Allemagne. Mais la situation n'est guère différente dans le reste de l'Europe. Alors pourquoi monter aujourd'hui un tel texte ? Si les dialogues et situations peuvent nous paraître parfois ridicules, prêtant aux ricanements voire au rire, la problématique demeure, que traduit le malaise de la jeunesse. Le texte a été habilement adapté par François Regnault, modernisé sans que les mots tombent dans la caricature. Il en va de même de la mise en scène et de la direction d'acteur, assurées par Marion Conejero. L'insert de musiques « live » (Mateo Lavina), de poèmes, les costumes actuels, le jeu des six jeunes comédiens dépoussièrent l'œuvre, lui donnant des accents contemporains. Le décor, minimaliste, des accessoires plus qu'un décor en fait, permet le saut d'une époque à l'autre. Mais les grillages rappellent qu'on reste enfermé, comme ces lignes blanches, délimitant l'espace clos de la société, qu'on transgresse, à ses risques et péril. Sur un portant, des vêtements qui permettent de changer à vue de personnage. On est au théâtre, donc on joue. Comme dans la vie où la société nous impose le paraître. A la gamine insouciant, au potache amoureux de la lune, on impose de revêtir l'habit de parents censeurs qu'ils deviendront, car eux-mêmes victimes des préjugés, ou celui des professeurs qui sanctionnent selon la loi, oubliant qu'ils ont été jeunes. Ces gamins d'hier, comme ceux d'aujourd'hui se voient imposer des codes qu'ils cherchent à briser, sachant peut-être, qu'adultes ils entreront dans le rang, prêts à castrer la génération suivante. Eternelle lutte des générations. La violence latente qu'on devine dans le texte de 1891, éclatera quelques décennies plus tard. Cette sorte de prémonition de Wedekind sera saluée par Brecht et prolongée, par exemple, par Horvath, dans *Jeunesse sans dieu*. L'usage de panneaux écrits, le mur couvert de coupures de journaux, les « songs », le jeu parfois outré, participent à une forme de distanciation propre à la réflexion. Et la poésie, omniprésente, génératrice d'espoir, de beauté débouche l'horizon. Cette mise en scène se veut une forme de tragédie optimiste : au final, on s'amuse entre les tombes du cimetière, après avoir ingurgité jusqu'à la nausée une bouillie d'infos, faisant la part belle aux drames, violences et viols qui ébranlent notre planète. Alors oui, on peut monter *L'Éveil du Printemps* aujourd'hui, comme on peut jouer Brecht ou Horvath. Car toute une jeunesse, en quête d'un avenir meilleur, de solidarité, d'amour, de vérité, se trouve acculée, niée par la pauvreté, ravalée au rang de troupeau de consommatrices et consommateurs de sexe et d'ivresse faciles, d'employés harcelés par la performance –comme dans la pièce le malheureux Moritz– et jetés comme kleenex usagés en cas de défaillance et d'échec, ou simplement de doute.



EN OCTOBRE AU TDB

LE RÉSERVISTE

Texte Thomas Depryck
Mise en scène Alice Gozlan

END/IGNÉ

De Mustapha benfodil
Mise en scène Kheireddine Lardjam

LE SYNDROME DU BANC DE TOUCHE

Création | De et avec Léa Girardet - Mise en scène Julie Bertin

PROCHAINEMENT

LE SYNDROME DU BANC DE TOUCHE (Nov.)

Création | De et avec Léa Girardet - Mise en scène Julie Bertin

END/IGNÉ (Nov.)

De Mustapha Benfodil - Mise en scène Kheireddine Lardjam

PARADOXAL (Nov.)

Texte, mise en scène et interprétation Marien Tillet

ABEILLES (Déc.)

Création | Texte Gilles Granouillet - Mise en scène Magali Lérés

BÉRÉNICE/PAYSAGES (Déc.)

Création | D'après Jean Racine - Mise en scène Frédéric Fisbach

LOVE LOVE LOVE (Déc.)

De Mike Barlett - Mise en scène Nora Granovsky

DÉSOBÉIR LE MONDE ÉTAIT DANS CET ORDRE-LÀ (Déc.) QUAND NOUS L'AVONS TROUVÉ

De Mathieu Riboulet - Mise en scène Anne Monfort

Tarifs • Abonnés 10€

Plein 26€ • Réduit 16€ • -26 ans 11€ (-1€ sur la billetterie en ligne)

M° Goncourt / Belleville
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

94, rue du Faubourg du Temple, Paris XI

theatredebelleville.com
01 48 06 72 34